

LES TROIS FEMMES DANS LA PASSION.

Déjà du temps de Notre-Seigneur, les chrétiens pouvaient se reconnaître.

Trois femmes, pendant sa passion douloureuse, se trouvèrent en rapport avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et chacune de ces trois femmes, tenant à son égard une conduite fort différente, peut nous donner le thème d'une instruction salutaire.

La première est cette misérable portière et servante qui fit tomber saint Pierre dans une horrible apostasie : c'est pour nous le type de la femme mondaine avec tous ses caractères.

La seconde est la femme de Ponce Pilate qui essaya, mais ne réussit pas à sauver Notre-Seigneur de sa condamnation : c'est pour nous le type de la femme tiède avec tous ses caractères.

La troisième, c'est sainte Veronique, qui, fidèle à Notre-Seigneur, l'assista jusqu'à sa dernière heure : c'est pour nous le type de la femme pieuse et fervente, de la vraie chrétienne, enfin.

I. Après que les soldats et une populace armée de bâtons, sans qualité, sans ordre, furent venus prendre et enchaîner Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, il le menèrent tout d'abord au tribunal de Caïphe, le grand-prêtre, car on tenait surtout à faire à Notre-Seigneur un procès de religion, et à l'accuser de lèse-majesté divine.

Mais tout le monde ne pouvait entrer dans la cour de ce premier prétoire.

Saint Pierre et saint Jean avaient, d'assez loin, suivi la foule ; saint Pierre désirait entrer là pour considérer, dit l'Evangile, la tournure et la fin que prendraient les choses : *Ut videret finem.*

Mais comment faire pour entrer ? Saint Jean, que son petit commerce de pêcheur avait mis en relation avec la portière, lui recommanda son ami : *Et dixit ostiariae.* Pierre entra donc, et saint Jean disparut.

Après son départ, cette femme observe le visage tout décontenancé de ce timide apôtre ; elle se doute bien de quelque chose, et lui dit :

« Est-ce que vous n'êtes pas des amis de cet homme qu'on va condamner ? — *Namquid et tu ex discipulis es ?* »

Dixit ille : *Non sum.*

Après cette première enquête, voilà saint Pierre qui entre dans la cour : mais la servante préposée à la porte l'a suivi, et s'adressant à une servante de sa compagne, elle l'engage à demander la vérité à cet inconnu qui semble vouloir cacher sa tête derrière les autres.

« Et vous aussi, lui dit cette femme, vous êtes Galiléen ; car votre accent vous fait bien reconnaître... » *Nam et loquela tua manifestum te fecit.* — Et il répondit : *Nescio quid dicis.* « Je ne connais pas cet homme que vous dites. »

Saint Pierre, dont l'embarras redouble, change de place et vient se mêler à quelques soldats qui se chauffaient dans la cour du grand-prêtre. La silhouette de son visage est reproduite sur la muraille, et frappée d'une lumière singulière qui s'échappe, au milieu de cette nuit sacrifiée, du foyer entouré de soldats : l'inconnu est remarqué, et la même femme, qui prend sans doute à ce jeu terrible un très malicieux plaisir, l'aborde encore et lui dit : « Décidément on voit bien que vous êtes des amis de cet homme. » Et, comme on lui dit cela devant tous ces soldats qui écoutent, voilà saint Pierre qui rougit, et qui se met à jurer de toutes ses forces : « Moi, dit-il, pour qui me prenez-vous ? Moi ! Mais je ne connais pas seulement cet homme ! »

Et capit jurare et anathematizare : quia nescio hominem istum.

C'était pour la troisième fois que saint Pierre renonçait et reniait son divin Maître, et c'était assez. Le coq chanta : Notre-Seigneur, entouré d'un sinistre cortège, traversait le prétoire ; ses yeux divins : *Respexit Petrum*, rencontrèrent le regard de l'infidèle apôtre, et la suite de l'histoire vous est suffisamment connue.

Telle est la première scène dans laquelle une femme vient de jouer un rôle, et quel rôle, grand Dieu ! Assurément saint Pierre est coupable ; mais vous avez vu l'acharnement de cette malheureuse qui semble avoir juré sa perte.

C'est exactement l'image, ce sont tous les caractères de la femme sans foi, sans conscience.

C'est d'abord une femme curieuse qui s'occupe constamment des autres ; il lui faut tout voir ; il lui faut tout entendre. Ce premier trait est bien désigné par la profession de celle que nous étudions ici ; c'est une portière : *Dixit ostiariae.*

Donc, premier caractère des mondaines : la curiosité.

La démangeaison de parler, le bavardage, la loquacité. Vous l'avez vue sortir de sa modeste loge... il faut qu'elle parle et qu'elle dise ses impressions à des gens qui ne lui demandaient rien.

Le sarcasme et l'ironie. Elle en accable saint Pierre ; c'est un genre que se donnent dans le monde certaines femmes : elles sont recherchées. Elle a de l'esprit : cette propension est dangereuse. La servante a condamné Notre-Seigneur ; elle pouvait se taire ; mais elle se met, bien entendu, du côté des soldats, de la foule ameutée, et de toute la masse qui ne raisonne jamais.

Le quatrième caractère de la femme mondaine, c'est de s'occuper à faire tomber les âmes dans le péché. Rappelez-vous les persécutions, les poursuites infligées à ce pauvre saint Pierre : elle ne veut pas lâcher sa proie, et quand elle l'entendit abjurer pour la troisième fois son Dieu et son Maître, elle était contente. Et l'homme la quitta, pour commencer à pleurer... *Et egressus foras, flevit amarè.*

O mon Dieu ! par votre amour pour tous vos enfants, vous avez voulu qu'une femme fût présente aux principaux événements de votre douloureuse passion ; et elle a abusé de votre grâce ! Dieu a donné à la mère de l'homme une si grande puissance pour le bien : *Adjutorium simile tibi !* Oh ! chrétiennes, prenez bien garde ; fuyez

ces caractères de la mondanité, et servez-vous de vos attraits pour amener à Dieu le cœur de l'homme que vous avez facilement conquis.

II. Au sortir du tribunal de Caïphe, Notre-Seigneur fut conduit chez Anne, le beau-père, puis chez le gouverneur romain qui se nommait Hérode : mais il revint en dernier lieu à la maison de Ponce Pilate, gouverneur romain, qui avait seul le droit de toute justice.

Comme la mort de Jésus avait été sollicitée, il fallait bien le déférer à la seule autorité judiciaire qui pouvait le condamner à mort.

Pourtant Pilate n'était pas un méchant homme : il était là à Jérusalem tout comme il eût été gouverneur à Alexandrie ; c'était un honnête homme de fonctionnaire, très ami de la paix avec son monde, et enchanté de faire un plaisir au roi nominal de la Judée.

Les affaires de religion d'ailleurs ne l'occupaient guère, et si Jésus-Christ n'eût pas été traduit à sa barre, il n'aurait pas été le chercher : un homme d'esprit comme lui s'occupe de son gouvernement et de sa préfecture, dévoué au pouvoir dont il espère de l'avancement, mais ne descend pas jusqu'à ces querelles religieuses qui agitent les masses populaires de la nation juive.

Voilà donc l'espèce d'homme auquel la vérité est connue et livrée. On pressent déjà l'issue. Mais la divine bonté avait donné à cet homme, d'un type de nos jours si vulgaire, une femme bonne, droite, et d'une bonne volonté.

Pendant que Pilate contrarie siége à son ennuyeux tribunal un valet lui apporte un billet, c'est un message de Claudia Procula, sa femme. « Ne vous impliquez pas, écrivait-elle, dans les affaires de ce juste ; ayez soin de ne pas vous en mêler ; car pendant la nuit dernière, j'ai beaucoup souffert d'une vision à son sujet. » *Multa passa sunt per visum.*

Pilate lut ce singulier avertissement, et, comme vous le savez, ne sauva pas Notre-Seigneur ; mais c'est qu'aussi nous ne voyons pas de la part de Claudia de nouvelles tentatives. Reconnaissez-vous, dans Claudia, le second type de la femme chrétienne ? C'est celui de la femme tiède.

La femme tiède est instruite : *Multa passa sunt per visum.* Les Pères pensent que c'est l'esprit de Dieu ; d'autres, le démon pour empêcher la rédemption du monde, en sauvant Jésus-Christ ; mais enfin, la femme tiède est instruite.

Vous avez eu une pieuse éducation ; mais vous êtes devenue tiède par le contact de la tiédeur des autres, d'un mari païen comme Pilate. Vous êtes instruite, et cette instruction vous rend plus coupable.

La femme tiède a de bons moments ; elle reconnaît ses torts ; une retraite, un carême, une bonne confession, un péché grâce ; ses yeux s'ouvrent : « Je ne fais pas mon devoir d'épouse, de mère... » Claudia reconnaît bien que Jésus-Christ est un juste... *Nihil tibi et justo illi.*

La femme tiède commence, essaie, mais mollement. Ainsi Claudia pourrait se dé ranger. Venir elle-même se jeter aux genoux de son mari, proclamer en plein tribunal et sans respect humain, sa vision. Elle ne le fait pas. Peut-être ainsi l'eût-elle sauvé, et sauvé son mari de la vengeance divine.

La femme tiède ne réussit à mener rien à bon fin.

Claudia n'a pas sauvé Notre-Seigneur, et elle le pouvait. Sa démarche eût sur son mari toute l'influence que pouvait obtenir une demi-sure. A partir du moment où le billet lui est remis, Pilate hésite ; il tremble. On voit évidemment un homme qui ne veut pas condamner Jésus. *Eccc homo... Quid malè fecit ? Rex Judæorum... Quid scripsi, scripsi,* le lavement des mains : tout cela prouve un homme poursuivi par les menaces que sa femme lui a transmises, un homme qui aurait sauvé Jésus, s'il n'eût pas été seul de son avis.

Claudia peut soutenir ; mais elle n'en a pas pris la peine ; que voulez-vous ? C'est la tiédeur.

Cette réserve aussi peut être inspirée à cette tiède épouse, par deux considérations plus humaines encore. « Mon mari ne serait-il pas mécontent ? Ne pourrait-il pas se compromettre et perdre son crédit, en soutenant ce singulier prévenu ? Ne vais-je point péner ridiculement pour un visionnaire, etc., etc ? »

Elle n'a pas plus sauvé son mari qu'elle n'a sauvé son Dieu. Deux ans plus tard, Ponce Pilate encourrait la disgrâce de l'empereur Claude et s'en allait mourir tristement en exil, dans le midi de notre France.

Et tel est toujours le sort de ces femmes tièdes qui veulent à moitié servir et suivre la pensée divine dans leur famille, mais qui veulent ménager le mari, avoir la paix. Vous ne sauvez ni l'un ni l'autre ; c'est un méchant et sot compromis. Si vous vous confessez moins souvent, vous vendez Dieu pour un homme ; et vous ne sauvez ni Jésus, ni Pilate. Soyez prudentes et discrètes toujours, mais lâches et timides jamais : *Non est par impis.*

Vous seriez plus coupables que la faible épouse de Pilate ; car vous connaissez l'illustre accusé ; pour elle c'était un juste, pour vous c'est un Dieu. Et, cependant, voyez jusqu'où va la reconnaissante bonté de notre divin Maître. Pour récompenser ses petits efforts, il se fit connaître à elle, et le martyrologe des saints primitifs nous fait lire en lettres d'or le nom de la femme de Pilate, Claudia Procula.

III. Le cœur est attristé par les excès de la mondanité, et par les défaillances de la tiédeur chez les personnes chrétiennes.

Hâtons-nous de reposer nos yeux troubles sur un plus doux et consolant spectacle.

Après les impuissantes et demi-tentatives de Ponce Pilate, Notre-Seigneur est emmené de son unique demeure : le voilà chargé de sa croix ; il traverse toute la ville. Ah ! ce cortège, ces cris tumultueux, ce divin souvenir, ce sang qui ruisselle et teint le pavé des rues de Jérusalem ; il est foulé aux pieds. Notre-Seigneur épuisé arrive au pied de la haute montagne, lieu ordinaire des exécutions. Dès les premiers pas, le voici qui re-

tombe. On le frappe pour le relever. Une seconde, une troisième fois, il retombe... Pourquoi dans cette populace ameutée ne pas prendre et appeler un homme pour aider au divin porteur ? C'est qu'aucun d'eux ne voudrait peut-être ; ou bien que Dieu envoyait là tout exprès, sans qu'il s'en doutât, le pauvre Simon de Cyrène qui fut forcé aussi de porter cet adorable fardeau.

Au moment de sa troisième chute, il entend derrière lui des gémissements et des pleurs. Comme il n'oublie les maux de personne excepté de lui-même, il a entendu ces cris : il se retourne et console avec tendresse ces femmes de Jérusalem qui le suivent. A la vue de cet adroit visage couvert de tout ce qu'ont pu laisser de traces le sang, la sueur, les crachats, les larmes ; ces saintes femmes, amies dévouées et sûres, comme le sont toujours les saintes femmes, laissent éclater tout haut les sentiments d'honneur et d'amour qui les possèdent.

Une d'entre elles, nommée depuis sainte Veronique, se détache du groupe compatissant, s'avance à travers les ennemis du divin Maître, écarte les soldats, et, se mettant à deux genoux, elle applique un linge de lin fin sur ce visage adorable. Notre-Seigneur accepte ce service, que ne pouvait encore lui rendre sa sainte Mère, éloignée de là par sa condition de femme pauvre. Et, ô miracle ! la face adorée du Sauveur se trouve représentée sur ce linge sacré qui, à Rome, se conserve encore.

O mes Frères ! reconnaissez ici la piété, la fervente chrétienne.

Le premier caractère de la piété, recueillement des âmes vraiment ferventes, c'est l'imitation de Jésus. Oui, suivre Jésus, le placer devant soi, premièrement comme inspecteur ; d'après, comme modèle.

Femmes pieuses, est-ce lui que vous suivez ? Ne suivez-vous pas souvent le monde, le mari, vous-même ? Comment ferait Notre-Seigneur dans ma situation ? *Et sequatur me !*

Le second caractère de la fervente, c'est le sacrifice ; suivre Jésus, comme les saintes femmes dans la voie douloureuse du Calvaire. Aimez-vous le bien-être, les beaux appartements ? Votre cœur est-il attaché à ces vanités du luxe ? Vous n'êtes pas de saintes femmes.

Puis le courage. Les femmes pieuses manquent souvent de caractère. La timide Veronique n'a pas peur ; ni premièrement du monde ; ni deuxièmement du mal, des soldats ; ni troisièmement de l'humiliation, pas de respect humain ; elle surmonte même ce sentiment de timidité qui, serait respectable, s'il n'était une paresse déguisée : « Je n'ose pas me montrer, me mettre en évidence. » Il faut se produire, comme Veronique ; obéissez et moquez-vous du monde.

Le quatrième caractère de la fervente, c'est de remporter avec soi l'image de Notre-Seigneur. *Alter Christus, uno Pauli, uno Christo.* C'est l'imitation de Notre-Seigneur ; c'est la jouissance de sa divine présence en ce monde et en l'autre.

(Quatrième corbeille de légendes et d'histoires, par A. LÉNA. Un volume in-8 \$1.25)

CONFÉRENCES

DE —

DOGME ET DE MORALE

PAR

M. l'abbé LE CANU

ANCIEN MINISTRE

Trois volumes in-8 de 491-500-494 pages.....Prix franco \$2.50

On peut faire connaître la valeur d'un ouvrage littéraire de bien des manières : En donnant un *extrait*, en faisant un *commentaire*, en reproduisant la *préface*, ou en copiant la *table des matières*. Nous employons alternativement ces quatre manières, selon qu'elles paraissent mieux répondre à notre but.

Quant à l'ouvrage ci-dessus, la *Table des matières*, riche et variée, en dira plus que tout le reste :

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER

Immortalité de l'âme. — Jésus-Christ, pierre angulaire du monde. — Divinité de la religion. — Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Jésus-Christ, vie du monde et de l'homme. — Bienfaits du christianisme. — L'Eglise. — Rationalisme. — Dogme de l'Eucharistie. — Bienfaits de l'Eucharistie. — La gloire, le bonheur et la vraie liberté dans le service de Dieu. — Fin de l'homme. — Amour de Dieu. — Divinité de la confession. — Motifs de la confession. — Intégrité de la confession. — Enormité du péché. — La mort. — Sanctification du dimanche. — Devoirs des parents. — Devoirs des enfants. — La contrition. — Jugement particulier. — Dogme de l'enfer. — Le purgatoire.

TOME DEUXIÈME

Sensualisme. — Chasteté. — Les tentations. — La persévérance. — Pour l'ouverture d'une retraite de première communion. — Pour une première communion. — Dignité du chrétien. — Confirmation — La croix. — Le *Magnificat*. — Délai de la conversion. — Le scandale. — Le jugement général. — La foi. — La parole de Dieu. — La miséricorde. — Amour de Jésus-Christ pour les pécheurs. — La charité. — Le respect humain. — Respect dans le temple. — Sacrifice de la messe. — Propagation de la foi. — La pureté, ou saint Pierre vivant dans l'Eglise. — Né-

cessité de la prière. — Lecture des romans. — Présence de Dieu. — Les anges. — Clémentines du pape. — Lyresse. — Pardon des injures. — Plaisirs du monde. — Occasions prochaines. — Mé-france. — L'orgueil. — Le blasphème. — La puissance de Marie et son amour envers les hommes. — Jésus-Christ, notre roi.

TOME TROISIÈME

Nécessité de s'instruire des vérités de la religion. — Conditions de la prière. — Pénitence, prière et abstinence. — Souffrances. — Mort du péché. — Providence. — Evénements. — L'habitude du péché véniel. — L'aumône. — La loi du travail. — Devoirs envers notre âme. — Abus de la grâce dans une âme. — Possibilité et devoir de la sainteté. — Le ciel. — Le culte des saints. — Saint Joseph. — Saint Jean-Baptiste. — Confiance en Dieu. — Passion de Jésus-Christ. — Conséquence des enfants sur l'œuvre de la Sainte-Enfance. — Conférence pour les élèves. — Conférence à des élèves, sur la science. — Le sacerdoce. — Dignité de la vie religieuse. — Obéissance en religion. — Paix de l'âme. — La prière — Le défaut dominant. — L'esprit de sacrifice. — L'oraison. — L'humilité. — Le silence. — Les amtes particulières. — La Trinité. — La gloire du chœur. — La conscience. — Le sacrilège. — La récluse. — La pensée du ciel. — La charité. — Les ecclésiastiques. — Le chemin de la Croix. — Plan d'une retraite religieuse.

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

SUR LES

QUATRE PARTIES

DU

CATECHISME ROMAIN

PAR LE

Vénéralre Père César de Bus

FONDATEUR DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

NOUVELLE ÉDITION

SOIGNÉMENT REVUE ET AUGMENTÉE PAR

L'abbé R. Bonhomme

Quatre volumes in-12 de 535, 740, 547, 556 pages.....Prix franco \$1.50